

ANNUAIRE 86/87

VILLA MEDICI
ROMA

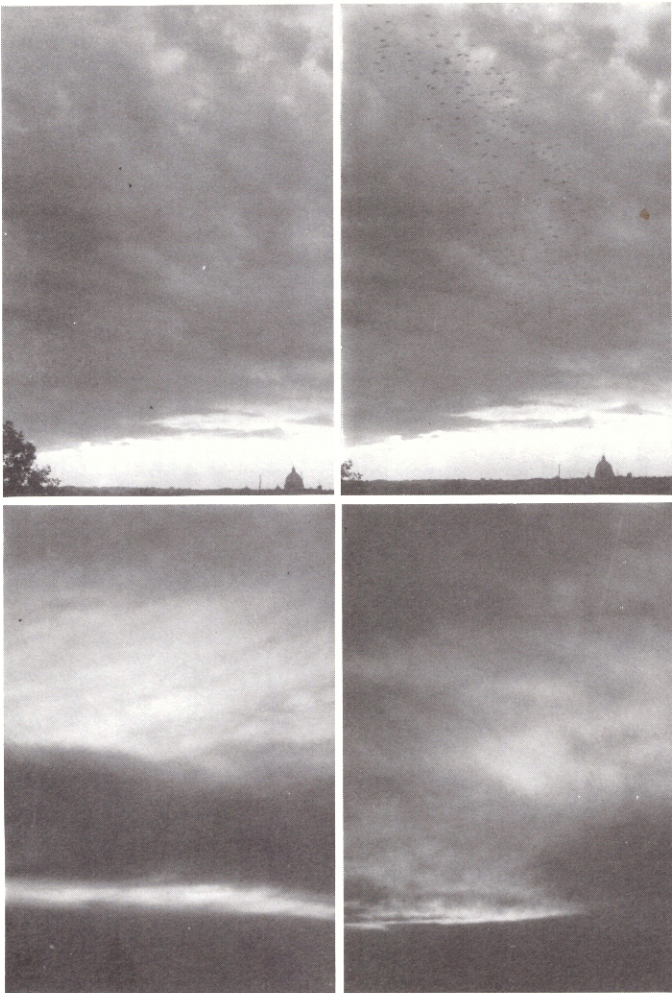
B-V

EDIZIONI
CARTE SEGRETE





Renaud Camus



Renaud Camus

D'UN "ÉLOGE DE MA CHAMBRE"

Que l'absence soit le mode le plus habituel de notre présence au monde, Dieu, les fenêtres, le silence les livres, De Chirico, la mort et les villes endormies le prouvent bien suffisamment, je pense (et tout ce qui nous tuerait sans seulement nous voir...)

*Odysseüz Hānon,
Journal, Tagalā-Krōnor (Ladore)
2 novembre 1935*

Traduction
et résumé biographique p. 134

(...)

Lorsque le cardinal Ricci de Montepulciano fit construire, puis le cardinal de Médicis agrandir et aménager, la villa qu'on allait appeler Médicis, ces deux prélats poursuivaient la même utopie, que la Renaissance avant eux avait longuement entretenue, mais qu'ils pensaient pouvoir pleinement, les premiers, convertir en réalité: une demeure qui fût en ville et dans le même temps à la campagne. Il leur fallait une colline, ils l'avaient: le Pincio. La cité venait battre à ses pieds. A toute l'agitation de Rome, à ses palais en construction, à ses dômes, ses cortèges, ses grandes percées nouvelles et ses ruelles, à son peuple, ses princes et ses fontaines, ils présentent sur un promontoire une forteresse, qui les domine tous. Au revers, à la hauteur de l'étage noble, ils ont un immense jardin en terrasse, des bosquets, des charmilles, des grottes, un labyrinthe de verdure, puis, au-delà de ce *muro torto*, en contrebas, qui les protège sans se montrer, des prairies, des champs et des bois, la nature à l'infini, jusqu'à leur Toscane commune, qu'ils peuvent rejoindre directement, si le besoin s'en fait sentir. Leur maison château-fort déploie de ce côté-là tous les plus souriants raffinements des villas maniéristes: loggias, perron, bassin, jet d'eau, statues antiques et bas-relief. Pourtant, à l'in-

térieur du bâtiment, trop épais tout de même, aucune pièce n'accomplit tout à fait l'utopie: chacune ouvre sur la ville ou bien sur la campagne, aucune sur les deux.

La somptueuse "chambre du cardinal", par exemple, la plus fameuse du palais, tourne le dos à l'Urbs et à ses pompes, à ses beaux crépuscules, à son fleuve, et à cette illusion qui vous prend quelquefois, dans les nuits de printemps, que ce scintillement lointain c'est la mer. Si Ferdinand veut voir le dôme de Saint-Pierre, la coupole du Panthéon ou le beffroi du Capitole, il lui faut franchir deux ou trois portes. Ma chambre est la seule où le rêve impossible s'accomplisse.

Elle est dans une petite maison du parc, le pavillon Saint-Victor, qui se hausse du col en une façon de tour, au faite de la rampe d'accès vers les "carrés", sur le mur de clôture, du côté de la ville. Du rez-de-chaussée, qu'occupe un atelier de gravure presque toujours vide, ne me revient qu'une entrée fraîche, d'où part l'escalier de pierre grise. Le premier étage, sous mon administration, et lorsque je suis seul, ne sert qu'à l'intendance: une cuisine, une salle de bains, une assez grande pièce où je ne fais que prendre mes repas. Mais elle peut accueillir des hôtes, des amis. Eux se trouvent alors au niveau des taillis, parmi les oiseaux et les feuilles. A deux pas de la place d'Espagne, ce n'est déjà pas si mal.

Pour moi, je vis entièrement au sommet de la tour, dans la seule pièce du second étage. J'y dors, j'y travaille, j'y rêve, j'y lis, c'est là que j'écoute de la musique et que je reçois le plaisir ou l'amour, quand ils veulent bien monter si haut.

Il faut savoir ce que l'on aime vraiment. Un ami m'a montré l'autre jour, triomphalement, dans l'un des plus beaux palais de la ville, *en bas*, une chambre somptueuse qu'on lui avait prêtée pour quelques jours: l'alcôve s'ouvrait par deux colonnes de marbre cipolin, les Muses se livraient avec les Vertus, sur les voûtes peintes, à de pastoraux concours de tarentelle, le lit s'étendait sous un baldaquin dûment torse, et sur les consoles à queues de dauphins s'aguichaient des *bozzetti* de tritons et de nymphes, tandis qu'aux parois de brocart pendaient par des cordelières, entre deux *Batailles* de Courtois, méditatives dans la poussière d'or, d'insinuants cardinaux-neveux, peints par Charles Maratte, ou d'ombrageux princes marinistes, par Andrea Sacchi. Et dans tous les palais du Campo Marzo, de la Tor di Nona jusqu'à la Salita del Grillo et même au-delà, il doit y avoir des dizaines de pièces semblables, aussi belles ou plus opulentes encore, où tous les trésors de l'art des plus grands maîtres sont au service altier de fastes rutilants. Je les observe avec intérêt, quand par hasard j'y trouve accès, mais je n'échangerais pas une seule après-midi de ma chambre contre un mois de ces galeries d'apparat: elles ouvrent sur des places encombrées ou sur des cours profondes, et quant ce serait sur des jardins secrets, des buffets d'eau ruisselants de caryatides ou des fontaines moussues flattées par des bambous, j'aime mieux le ciel.

Mon lit est un maigre matelas sur un large filet de ressorts éprouvés et quatre pieds de fer. Ma table est une grande planche de bois sur deux tréteaux. Ma chaise branle sur les dalles descellées du carrelage qui tanguent, et mon assez jolie

commode louis-philipparde, tout écornée, veuve de plusieurs de ses poignées, ne se tient sur ses pieds, comme la plupart des meubles de l'académie de France, qu'à l'aide de béquilles d'infortune. Il n'est pas rare que des visiteurs soient surpris. Ils disent: "Je n'imaginai pas ces logements si spartiates". Je n'ai nul goût pour le spartiate en soi. Mais celui-ci m'est égal. Ma chambre est grande. Elle est à peu près vide. Elle est suspendue dans l'air.

A Venise, pour quelques jours du mois dernier, j'avais fait une réservation dans une *pensione* du Grand Canal, tout voisine de l'Académie, de son embarcadère et du pont, et que l'on m'avait chaudement recommandée. "Une vue stupéfiante" m'avait-on dit. Et ce n'était pas faux. Mais cette pension occupe l'entresol d'un palais, ma chambre s'y trouvait un cagibi, les grands ramages verts et bleus du papier complotaient avec les riches feuillages verts et rouges du tapis pour m'infliger, sous l'arbitrage fanfrelucheux des abat-jour, un tournis plein de regrets pour la *terra ferma*. La fenêtre s'ouvrait dès le plancher, mais elle m'arrivait tout juste à la ceinture. Si l'on s'agenouillait, si l'on se penchait, si l'on se tordait le cou, la Salute déployait pour vous ses volutes, c'est vrai, le Grand Canal débouchait sous vos yeux sur le bassin de Saint-Marc et vingt palais, se rengorgeant sur les ombres augustes de leurs dogaresses, d'Henry James ou de Monet, vous considéraient d'un air de commisération flamboyante, à la fois, humide et trilobée. Rien n'était plus beau. Ce me fut cependant l'occasion d'une grande découverte. Que la vue soit accessible ne suffit pas. Telle, elle peut être une consolation pour le prisonnier, une ressource pour le chroniqueur et la providence du peintre du dimanche, s'il est assez souple. Mais elle n'est pas, pour moi du moins, un instrument de bonheur; tandis que d'entrer seulement dans ma chambre me remplit d'une joie vertigineuse.

Ces quatre murs forment une prodigieuse machine à rendre heureux, une sorte d'accumulateur d'orgone, transparent, aérien. C'est peut-être, justement, qu'à l'exception d'un seul ils sont à peine des murs, tant sont larges, en eux, les ouvertures. Tous sont peints en blanc, mais le seul qui soit plein arbore un singulier rectangle noir, que j'ai pris d'abord pour quelque oeuvre d'avant-garde, inspirée de Sol Le Witt, par exemple, et qu'eût laissée derrière lui l'un de mes précédents en ces lieux. C'était en fait, m'a-t-on expliqué, une simple couche de préparation pour une fresque, qui par chance ne fut jamais menée plus avant: en son état d'ébauche, elle me convient tout à fait. Pour couvrir un trou bizarre en son milieu, j'ai suspendu là le mystérieux portrait de *Mr. Shelby*, par Wh., que m'a donné J. Lui répond près de mon lit un Bouguereau de jeunesse, le portrait de M. Deveaux, "graveur en taille douce" (c'est écrit), pensionnaire de l'académie de France en 1848, et dont son jeune collègue, promis à de plus prospères destinées, a méticuleusement figuré les longues, soyeuses et mélancoliques moustaches blondes. J'ai choisi M. Deveaux plus que William Bouguereau. Un obscur règlement — mais ils le sont tous —, dont j'ai seul excipé, je crois bien, autorise

les pensionnaires du moment à s'allouer, pour la durée de leur séjour, l'effigie d'un de leurs prédécesseurs. Mais la vénusté, dans l'ensemble, n'est pas le fort des Prix de Rome de jadis.

Face au faux Sol Le Witt une assez large baie, haut placée, regarde à travers les branches une autre maison tour, le pavillon de Saint-Gaëtan, qui fait l'angle du parc avec la villa Borghèse et qu'ont habité Ingres, Falguière, Henri Regnault: des plaques de marbre en témoignent. Mes amis Goux l'occupent actuellement. Ils sont très fiers, à juste titre, du panorama dont ils jouissent sur la ville. Il est, c'est vrai, plus vaste que le mien. Il est aussi plus sec, à mon gré, pour la même raison, n'être pas serti de feuillages. Surtout, il ne porte que sur un côté. C'est mon grand argument, quand nous nous amusons à rivaliser d'enthousiasme, eux et moi, pour nos résidences respectives, comme si nous en étions les propriétaires, quand bientôt nous devons les quitter pour toujours. De ma chambre, je vois tout Rome, mais aussi je suis parmi les arbres. C'est qu'en face des fenêtres qui regardent la ville, une autre grande baie, par dessus mon lit, quadrille les troncs penchés des pins parasols, rouges, ocres, dorés ou noirs selon l'heure, et les branches qui s'en écartent vers les hauteurs, et leurs couronnes déployées. Si je vais du lit jusqu'à la table, ou bien jusqu'aux rayons de livres pour y chercher une phrase, une image, je marche par dessus les toits, les terrasses, les *altanes* et parmi les coupoles; mais j'avance aussi parmi les ramures, les frémissements et les touffeurs d'un éden silencieux, aimé des hirondelles et des engoulevants, désert, peuplé de pierres dressées aux visages sibyllins, forestier dans les hauts mais tiré près de terre au cordeau, dont libre à moi d'imaginer qu'il est le monde.

Si je me couche, le fond de mon lit est encore en plein ciel. Et je ne suis pas tellement abandonné du sort, malgré mes jérémiades, qu'il n'y ait eu, tout de même, deux ou trois longues après-midi parmi les couvertures rejetées, où ce qui s'offrait en spectacle, aux amants entre deux élancements du plaisir, c'était le temps dans tous ses sens et dans tous ses états, passage des heures et celui des nuages, en variations de la lumière entre les plis du drap. Enveloppante, la nuit s'avance comme une alliée, comme un sommeil, comme une autre caresse. Elle n'est qu'un masque de la vue, coquetterie de sa part, voile de plus dans la danse de séduction qui nous fait ses captifs enchantés. Pourquoi sortir, en effet? A notre pas, que pourraient bien offrir de plus ces palais, ces places, ces marbres, ces basiliques, ce peuple, ces collines, cette rumeur, dont notre oeil ne soit déjà, d'un simple et long survol, et secrètement, le maître? Le jour est toujours déjà là, l'air aussi, tout l'espace. Nul besoin de se mettre à genoux, ni sur la pointe des pieds, ni de se briser la nuque, ni même de faire trois pas vers la fenêtre. Aucun effort n'est requis. La vue ne se mérite ni ne se conquiert. Elle nous entoure tout entier, jusqu'à se substituer à nous, voire à nous constituer même. Nous ne sommes plus, rétine absolue, que l'un de ses avatars, et parmi les plus provisoires. Car elle est présence pure, permanente et tranquille en ses fastes, distraite par assurance de soi et de l'éternité, absente par excès. □